

Gironde



Le mercredi 10 août 2022, dans l'après-midi, sous une chaleur écrasante, le feu arrivait comme une apocalypse à l'est de Belin-Béliet et le bourg était évacué. ARCHIVES DAVID THIERRY / SO

« J'ai eu l'impression d'être au milieu d'un cimetière, de la mort. Toute cette forêt vivante n'était plus là. Il y avait beaucoup de colère et de tristesse »

port à un bassin d'Arcachon qui ramène économiquement, moi, ça m'a choqué.»

Perte des repères

Beaucoup ont perdu leurs repères dans ce paysage brûlé puis rasé. Une habitante de Guillos avoue s'être perdue dans sa commune, au début. Lui, qui est de Louchats, raconte que c'est « trop dur de se faire à l'idée de partir en voiture et de faire des kilomètres et des kilomètres en croisant des étendues soit calcinées soit dénudées ». Il est aussi question de solidarité, de liens resserrés dans ces communes.

Et puis la vie rejailit. « Voir les forestiers à l'œuvre m'a aussi permis de faire le deuil de cette forêt », assure une trentenaire d'Origne. « Le sol lunaire hier noir est redevenu vert ce printemps après deux ans d'attente », dit quelqu'un de Belin. Mais certains ont peur de revoir des plantations industrielles, ou, pire, des champs de panneaux photovoltaïques. D'autres craignent l'urbanisation, « la densification mal vécue ». Les étudiants font aussi ressortir cette nécessaire transmission de la culture du risque parmi les habitants, plus ou moins présente.

La discussion s'engage ensuite dans la salle. Un homme résume : « Ce fut une violence très traumatisante de nous demander d'évacuer. Et après, ça a été le grand vide. » Vincent Dedieu, maire d'Origne, soupire après une question sur la communication des mairies : « Faut vivre ce qu'on a vécu. Aucun maire n'était préparé à ça. On a fait ce qu'on a pu, avec nos moyens et on a tous terminé dans un état catastrophique. » Cyril Declercq, maire de Belin-Béliet, rappelle que « nous n'échapperons pas au dérèglement climatique ».

(1) Origne, Louchats, Guillos, Landiras, Saint-Magne, Hostens, Belin, Saint-Symphorien, entre autres.

SUD DE LA GIRONDE

Après le feu, comment vivent-ils dans les cendres ?

Seize étudiants en master de géographie à l'université de Bordeaux ont conduit un projet pour ausculter le traumatisme des incendies de 2022 et la façon dont les habitants se réapproprient ce nouveau paysage

David Patsouris
d.patsouris@sudouest.fr

Une fois le feu éteint, est-ce fini ? Non. Le sud de la Gironde a vu près de 20 000 hectares brûler lors de l'été 2022 avec Landiras I (du 12 au 25 juillet) et Landiras II (du 9 au 25 août). Le feu a été officiellement déclaré éteint le 28 septembre 2022. Mais il est toujours là. Dans le paysage et dans les têtes. C'est ce qu'ont voulu ausculter, dans un projet magnifiquement intitulé « Habiter les cendres », 16 étudiants en master « Territoires, images, en-

vironnement » de géographie de l'Université Bordeaux-Montaigne, sous la direction de la maîtresse de conférences Véronique André-Lamat et du doctorant Arthur Guérin-Turcq. Lundi, dans la salle des fêtes de Belin-Béliet, ils ont restitué les résultats de leurs travaux.

L'écho de la catastrophe

Il y a ici des habitants, des élus, des pompiers, toutes sortes de gens touchés par ces incendies. Les étudiants ont depuis février, distribué 400 questionnaires aux habitants des communes incendiées (1), des gens du bourg, d'autres à l'écart, des

enracinés et des néo-ruraux. Ils ont mené 60 entretiens approfondis, réalisé cinq films et observé : « Nous avons voulu comprendre l'écho de cette catastrophe. »

Le premier film s'appelle « Le Pas de la forêt ». Laurianne raconte l'après, ce deuil : « On ne sait plus trop comment définir notre lieu de vie. De longues plaines archi vides. J'ai eu l'impression d'être au milieu d'un cimetière, de la mort. Toute cette forêt vivante n'était plus là. Il y avait beaucoup de colère et de tristesse. J'ai mis du vert partout, des plantes partout, j'ai même repeint ma cuisine en vert ! Jardiner m'a rendu la chose supportable. J'ai la forêt au plus profond de moi. Je me suis construite avec elle, elle ne me quittera pas. » Même si elle n'est plus là. Il n'y a pas un bruit dans la salle et le deuxième film débute, « Le Temps que la forêt revienne ». François-Jérôme dit que « le danger n'est pas le pin, mais la façon dont il est planté ». Il parle de « cicatrices » : « Je n'arrive plus à me rappeler comment c'était avant. Autour de chez moi, il n'y a

plus rien à brûler. » Dans « Entre les lignes », Nathalie affirme que « la forêt permet l'équilibre entre le ciel et la terre. Le feu n'est pas responsable de la situation, c'est nous. » Elle voudrait un autre mode d'exploitation de la forêt que le capitalisme. Michel, sylviculteur rappelle que « cette forêt exploitée participe à la lutte contre le réchauffement climatique, qu'il faut tous collaborer ». Béatrice laisse ses 4 hectares en régénérescence naturelle : « L'avenir du territoire peut être sauvegardé. » Tous ces mots, ceux des films et des entretiens, soulignent l'ambiguïté dans la perception de la forêt, ces deux visions paradoxales, la forêt où l'on respire, qui est belle, et la forêt exploitée, plantée en rangs. Les habitants voient désormais « une morne plaine lunaire », parlent de « traumatisme ». Le mot massacre est employé. Celui d'abandon aussi quand ils parlent des moyens déployés sur l'incendie de La Teste : « Ils ont choisi Arcachon bien sûr, dit un Bélinétois, pas les bouseux de Landiras. Et franchement, par rap-